

Conclusion

Réflexion comparative sur quelques postures anthropologiques vécues de l'ailleurs et du proche

Sophie Caratini¹

Assurément, l'ethnologue est un être clivé. La pratique de sa discipline, qui impose le vécu d'une expérience solitaire de la marge ou de l'extériorité, induit ce clivage, preuve s'il en fut d'un « décentrement » non pas tant construit que subi. Le décentrement, en effet, ne saurait être réalisé par la seule intention du chercheur anxieux de réaliser cette « prise de distance » qu'on dit indispensable à la posture scientifique. Si l'objectivité absolue n'est plus cet horizon inatteignable de l'ethnologie dont on a enfin reconnu qu'elle se fondait sur des rapports intersubjectifs, le chercheur doit néanmoins rendre compte de la manière dont il a procédé pour collecter et interpréter le *corpus* de données sur lequel il fonde ses constructions théoriques, et montrer ce faisant qu'il a mis en acte une méthode susceptible d'être reconnue par les tenants de sa discipline ; ainsi pourra-t-il passer sous les fourches caudines des jurys de thèse et autres comités de lecture des revues à vocation scientifique.

Pour être validé par l'institution, l'exposé de la méthode doit désormais mettre en avant le décentrement opéré par le chercheur au cours de son travail et confirmer qu'il a bien inclus la réflexivité en tant qu'exercice intellectuel tout au long du processus de recherche qu'il a réalisé. Les doctorants, auxquels une importante bibliographie sur la question a été fournie sur la question - école doctorale oblige -, partent en effet sur le terrain avec ces deux impératifs : se décentrer et se penser soi-même en situation de décentrement, c'est-à-dire s'objectiver soi-même en même temps qu'on objective l'autre. S'il est un « biais » préjudiciable – puisque la notion de « biais » est également à l'honneur dans la scolastique du moment –, c'est bien, me semble-t-il, cette double injonction. C'est donc pour leur tenir des propos transgressifs en regard de ces prérequis, et les inciter du lieu de ma position de « chercheur confirmé » à mettre à distance, au moins pour un temps, la préoccupation de coller aux discours méthodologiques dont on les abreuve tout au long de leur formation universitaire, que j'ai accepté de répondre à l'invitation des doctorants et jeunes chercheurs de l'Université de

¹ CNRS/Université de Tours.

Liège et d'apporter ma contribution provocatrice, si ce n'est iconoclaste, au débat qu'ils ont organisé sur la pratique de l'anthropologie du proche².

Plutôt que leur imposer un énième exposé théorique, j'ai préféré livrer à travers le récit quelques exemples des « bricolages » que j'ai opérés à différents moments et sur les différents terrains de mon itinéraire de recherche personnel. Mon objectif était en effet de montrer que l'exercice réflexif, dans sa dimension de construction intellectuelle, ne peut être réellement productif s'il est tenté en amont et même pendant le processus de recherche, qu'il risque au contraire de brider la pensée. Les exposés comme les débats de la rencontre ont d'ailleurs montré à quel point cette préoccupation imposée d'inclure l'attitude réflexive tout au long du travail de terrain, puis lors de l'écriture de la thèse, était pour tous anxiogène, voire parfois paralysante. Pour ma part, j'ai proposé de renoncer aux hypothèses - qui risquent d'orienter le regard et donc de rendre aveugle -, et de s'autoriser à ne pas trop s'embarrasser de la notion de réflexivité, arguant qu'une errance en toute liberté est nécessaire quand on essaye de sortir de la répétition des schémas d'interprétation, ce qui est bien l'objectif ultime de toute recherche. Certes, l'errance génère le doute, et avec lui cette sensation vague et insistante de malaise, mais pour pouvoir « trouver » quelque chose et/ou renouveler le regard porté sur les phénomènes, il faut justement laisser la plus grande place au doute - donc au malaise - sans essayer de le faire disparaître en allant chercher dans les livres telle ou telle assertion sur l'attitude à adopter dans une situation qui pourrait être perçue en première analyse comme similaire, ou telle explication d'un phénomène de même type qui contiendrait « la » réponse à la question obsédante dans l'instant.

Pour illustrer ce malaise signifiant, et pour apporter dans le même temps quelques pistes de réflexion sur le rapport entre l'anthropologie des lointains et l'anthropologie du proche, j'ai présenté quelques expériences vécues au cours de mon travail de recherche, qui ont pu ensuite être mises en perspective au cours du débat avec les différents exposés dont les contributions de cet ouvrage se font l'écho :

- Les voyages en Mauritanie dont le premier a eu lieu en 1974-75 dans un contexte où se préparait la guerre du Sahara Occidental, et auxquels ont été ajoutés une série de séjours dans les camps de réfugiés sahraouis dans les années 90 (en Algérie) qui m'ont permis de vivre l'expérience fondatrice de l'altérité radicale. Ces missions associées aux travaux auxquels elles ont donné lieu relèvent à l'évidence de « l'anthropologie des lointains ».

² Comme mentionné dans l'introduction de ce volume, il s'agit de la journée d'étude « Ethnographies du proche : perspectives réflexives et enjeux de terrain » qui s'est déroulée à l'Université de Liège le 9 mai 2016 (ndlr).

- Les enquêtes à Paris visant le recueil de récits autobiographiques de personnes ayant vécu la relation coloniale sur le territoire des Rgaybat, dont une s'est déroulée sur deux ans à raison d'une matinée par semaine, chez un vieux général français qui avait été méhariste dans le Nord mauritanien dans les années trente. Ce travail peut être considéré comme une « anthropologie du proche ».
- Les situations de « médiation culturelle » que j'ai été amenée à vivre en Algérie puis en Mauritanie dans le sillage d'opérations d'aide au développement financées par la France en milieu saharien. Mon rôle consistait à tenter de faire comprendre aux uns (les ingénieurs français) ce qu'entendaient faire ou comment réagissaient les autres (les populations sahariennes) et inversement, afin de les aider à accorder leurs points de vue et de rendre « faisable » le projet commun, travail que je qualifierais volontiers d'« anthropologie de l'entre-deux ».

Sans reprendre le détail de cette présentation, et pour formuler quelques réflexions conclusives sur des points de convergences et/ou de divergences utiles à la comparaison entre l'anthropologie des lointains et l'anthropologie du proche, question que ma présence à cette rencontre justifiait, je m'appuierai dans cette conclusion générale sur quelques éléments essentiels de mon parcours qui semblent pouvoir être mis en regard des situations décrites par les différents intervenants et les auteurs de ce volume, et qui relèvent des effets de l'immersion de l'ethnologue dans l'altérité.

Aucune « méthode » préconstruite ne peut préparer le chercheur à évoluer immédiatement de manière fluide dans un milieu qui lui est étranger. On n'apprend pas à nager intellectuellement. Celui qui plonge ainsi dans l'inconnu n'a d'autre choix que se jeter à l'eau au risque de boire la tasse, puis de patauger comme il le peut en fonction de ses capacités à dompter sa peur, à découvrir par lui-même les mouvements qui lui permettront de se maintenir à flot. Il doit surtout apprendre à regarder autour de lui, et obtenir d'être guidé, dans son apprentissage, par ceux qui sont là : ces autres qu'il est venu rencontrer. Le principal atout de la réussite est en effet la qualité des relations construites avec au moins quelques-uns des membres du groupe étudié.

On pourrait penser *a priori* que l'expérience de l'extrême étrangeté est sans commune mesure avec celle de l'anthropologie du proche, que lorsqu'on est chez soi, qu'on parle la même langue et qu'on use des mêmes codes, la relation anthropologique est plus facile à créer. Pourtant toutes les communications présentées dans cet ouvrage font état de la difficulté de cette construction, et montrent qu'à l'instar de l'anthropologue des lointains, chacun a fait « comme il pouvait » en fonction de la situation et des aléas des conjonctures, pointant avec pertinence l'importance cruciale de la part de subjectivité - toujours singulière et toujours imprévisible - investie de part et d'autre qui conditionne la réussite ou l'échec.

A.S. Sarcinelli insiste sur les rapports sociaux pré-existant entre sa communauté d'origine (italienne dominante) et celle de ses interlocuteurs (dominés : des campe-

ments de Roms en Italie) qui ont été pour elle à la base de ce qu'elle nomme la « relation d'enquête », et sur ce qu'a impliqué, dans la qualité des échanges, la manière dont elle a tenté de se démarquer de la première pour pouvoir accéder à la seconde, une démarcation dont elle a expérimenté les limites lorsque des membres des campements lui ont demandé de s'engager plus avant de leur côté et de participer à leurs stratégies de résistance. M. Vivas-Romero, revisitant ses enquêtes auprès des femmes colombiennes et péruviennes émigrées en Belgique, met en exergue la question de la « position » en mettant l'accent sur le rapport de pouvoir inscrit dans les relations de genre, de classe et de race qu'elle a interrogées, dans lequel elle s'estimait prise du fait de son « identité d'opprimée » associée à la couleur de sa peau, pour une part contredite par une position académique qui lui semblait la mettre en porte à faux dans ce rapport, et dont elle a essayé de sortir en adoptant une posture qu'elle définit comme celle du « témoin muté » qui associe étroitement ses interlocutrices au projet de recherche au point qu'il puisse être présenté comme une « co-production ». D. Kessler-Bilthauer centre également son regard réflexif sur le « jeu de places » qu'elle a pu exploiter à la fois pour utiliser et se détacher de l'identité de langue et de culture qu'elle entretenait avec le milieu des sujets qu'elle étudiait (les guérisseurs lorrains). Revenant ainsi aux différents lieux de son expérience elle interroge la notion de « proche » dans sa dimension polysémique, une interrogation qu'on pourrait sans nul doute tenter d'appliquer aux « lointains ». H. Riffaut, dont la proximité avec ses interlocuteurs était extrême du fait qu'il partageait avec eux la pratique dont il voulait saisir le sens, le rôle psychologique et la fonction sociale (la natation régulière en piscine), oriente son questionnement plus sur la manière dont il a négocié sa place sur son terrain que sur la nature des relations effectivement construites qui apparaissent dans sa présentation comme relativement fugitives. G. Lansade, quant à lui, fait état des difficultés qu'il a rencontrées du fait du changement de position qu'il a dû opérer pour faire ses enquêtes, devant passer à ses yeux et aux yeux des autres de celle « d'indigène de l'institution » (lycée où il avait précédemment exercé) à celle de chercheur. Insistant sur l'importance, exacerbée dans son cas, de l'énoncé de la posture du chercheur, il pose également la question des « comptes » à rendre quant aux résultats des investigations, qu'ils soient exigés ou simplement attendus par les personnes concernées. L. Rimoldi, par le biais d'exemples ethnographiques qui excèdent la durée de sa recherche doctorale et qui mobilisent ainsi des faits et des réflexions survenus *a posteriori*, montre comment les discours sur la mémoire ouvrière du quartier qu'il a étudié ont été construits polyphoniquement. L'appartenance du chercheur et de ses interlocuteurs à des générations sociales distinctes, bien qu'elle ait établi une altérité temporelle dans la proximité spatiale, n'a pas entravé cette co-construction, au sein de laquelle le chercheur s'est vu assigner un rôle fondamental de témoignage, conservation et transmission de savoirs. Louise Debouny décrit les manières dont, au proche comme au lointain, les inconforts, les maladresses et les malaises vécus par le chercheur alors qu'il s'immerge de façon « trébuchante » dans son terrain fonction-

nent comme des outils de connaissance, permettant l'émergence et la verbalisation de dynamiques interrelationnelles (notamment liées aux genres) qui resteraient autrement invisibles à ses yeux.

Lors de mon travail de terrain en milieu nomade saharien, j'ai rencontré la plupart de ces obstacles et tenté pratiquement toutes les stratégies dont ces jeunes anthropologues « du proche » font état pour les avoir vécues, dans la construction des relations intersubjectives qui conditionnent la réalisation de cette « immersion » : dire sa posture, négocier l'entrée en relation, occuper ou refuser les différentes places qui vous sont assignées (en l'occurrence, dans mon cas, celles de la sœur, de la fille, de la rivale, et celle du Français), réussir ou non à tenir les positions qu'on essaye d'assumer – et en premier lieu celle de chercheur –, tenter de se démarquer de sa communauté d'origine dominante (en l'occurrence les Européens « expatriés » associés au colonialisme et aux formes contemporaines de la domination, ou plus tard les opérateurs des projets de « développement ») sans pour autant embrasser la cause des autres (les membres du Front Polisario souhaitaient que j'écrive sur le peuple sahraoui pour le faire connaître, et non sur une tribu, le tribalisme étant considéré comme un « crime contre la révolution »), s'engager sans totalement s'engager, partager ses interrogations, revenir une fois la thèse rédigée, mais avant sa soutenance pour soumettre ses interprétations aux intéressés, etc. Mais au moment de l'expérience, et même dans la phase d'écriture de la thèse, il m'était encore impossible de saisir toute l'importance, de part et d'autre, du rôle des représentations – de soi et de l'autre – dans les mécanismes ainsi engendrés. Or l'un des premiers champs d'investigation de la réflexivité est celui des représentations préconçues et des multiples projections que chacun opère à son insu. Ce n'est que vingt ans après mon premier voyage, lorsque j'ai entrepris d'écrire et de publier son récit en m'appuyant sur mon journal de terrain et les correspondances que j'avais adressées à ma famille, que j'ai commencé à pouvoir en prendre la mesure. Un détour par la psychanalyse me permettra encore plus tard d'approfondir la question du rôle de l'inconscient dans le processus de recherche. Ces représentations et ces projections sont en effet au cœur de l'intersubjectivité qui préside aux relations qu'établit le chercheur avec ses interlocuteurs, et conditionnent en conséquence son point de vue.

Ce qu'on projette sur l'autre et ce que l'autre projette sur soi conditionne la nature des relations construites. Or par quelle méthode pourrait-on prévoir ce que son inconscient va associer aux personnes rencontrées ou aux situations vécues, et *a fortiori* ce que l'inconscient de nos interlocuteurs va produire pour orienter la manière dont ils vont nous envisager et finalement nous situer ? Que l'anthropologue travaille dans le lointain ou dans le proche ne change rien à la question. C'est pourquoi l'expérience, pour l'un comme pour l'autre, est fondamentalement hasardeuse et génératrice de malaise. Un malaise qui est le signe que le processus de l'immersion est en cours ou même qu'il est parfaitement réussi. L'analyse de ce qui se joue là ne pourra être faite que bien plus tard, à la lumière de ce à quoi tout cela aura conduit. Si j'insiste pour

conseiller aux jeunes chercheurs de lâcher les livres et les théories sur les méthodes, c'est bien pour qu'ils s'autorisent à laisser toute latitude à ce processus, potentiellement créateur d'une nouvelle pensée, de s'effectuer pleinement. Remettre à plus tard l'exercice réflexif ne signifie pas évidemment qu'il faille renoncer à réfléchir sur ce qu'on est, où l'on est, pourquoi on est là, qu'est-ce qui a poussé à vouloir être chercheur et à chercher justement ces gens-là, qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qu'on peut faire pour avancer, etc. Bien au contraire. Mais à trop vouloir se regarder nager, l'on risque d'oublier de nager...

Pour autant, il est évident que l'analyse scientifique dans les sciences humaines – qualifiées également de sciences « molles » – ne saurait faire l'économie du retour sur l'expérience, car les résultats de la recherche ne peuvent avoir de valeur de connaissance que s'ils sont éclairés par l'analyse de la manière dont s'est forgé le point de vue du chercheur au cours de la confrontation et pendant le processus d'écriture. Une manière qui ne peut être que subjective, ce pourquoi il conviendra le moment venu (donc après avoir terminé la phase d'écriture de la thèse) d'objectiver sa subjectivité pour la réintégrer dans les propos introductifs de l'ouvrage. Il est sans doute utile de s'y préparer en notant, parallèlement aux données recueillies sur les autres, tout ce qu'on peut observer de ce qui se passe en soi : ses interrogations, les différentes phases d'évolution de sa compréhension des situations ou des phénomènes, ses sensations, ses émotions, l'émergence de ses sentiments. Ce « journal de terrain » rédigé « à chaud » au jour le jour et sans contraintes puisqu'il n'est pas destiné à être lu par d'autres, viendra le moment venu assister la mémoire et palier sa faculté de refouler le souvenir de tous ces « malaises », de tous ces chocs et failles qui fondent la connaissance, c'est-à-dire l'intégration de l'inconnu.

Si l'on peut considérer que le proche et le lointain géographiques ne prédéterminent pas forcément la proximité et la distance entre les cultures, et *a fortiori* entre les personnes, il est néanmoins deux points, essentiels où l'expérience du terrain lointain diffère de celle du terrain proche. Le premier est la langue. Entrer dans une langue qui n'est pas la sienne et qu'on n'a jamais pratiquée si ce n'est jamais apprise, participe du processus d'immersion dans l'altérité que réalise l'anthropologue « traditionnel », celui qui, comme je l'ai fait, s'en va vivre dans une contrée dont la langue lui est étrangère. Le second, que j'ai également vécu, mais qui n'est pas systématique, est le fait d'être en permanence avec les gens que l'on veut étudier, parce que l'on vit chez eux, dans leur espace et à leur rythme. L'anthropologue du proche va faire ses enquêtes comme il irait au bureau, puis rentre chez lui. Il ne quitte ni ses rythmes, ni son territoire, ni sa langue. Or la langue, le temps et l'espace façonnent profondément l'être tout entier, c'est-à-dire son corps, son esprit et sa psyché. L'exercice réflexif mené vingt ans après mon premier voyage m'a permis de comprendre à quel point cette phase d'ignorance de la langue est importante, lorsqu'il m'est apparu que c'était bien là, dans ce moment où je ne comprenais rien, que j'ai acquis les fondements de ma connaissance de la culture nomade saharienne. C'est donc un élément essentiel de

l'immersion dont les effets sont incommensurables et presque impossibles à identifier clairement.

Parmi les conséquences sur soi de cette totale immersion dans l'altérité radicale, il en est une autre que je nommerais volontiers « l'effet de contorsion ». La culture des nomades sahariens est tant éloignée de celle des sédentaires occidentaux, en particulier au niveau du rapport à l'espace et du rapport au temps qui m'apparaissent inversés, que j'ai eu pendant des années la sensation, chaque fois que je passais d'un continent à l'autre, de devoir opérer à l'intérieur de moi-même un angle de 180°. Or cette contorsion intérieure était extrêmement douloureuse sans que je puisse définir la cause de ce profond malaise. Acquérir progressivement une relative bi-culturalité est, certes, une très grande richesse, mais le lent processus qui permet d'y atteindre, et qui s'apparente effectivement à une contorsion chaque fois renouvelée, n'est pas facile à vivre. Là encore, ce n'est que des années plus tard, lorsqu'une véritable approche réflexive a pu être construite, que j'ai pu comprendre le rôle heuristique dans l'expérience du terrain de cette coupure totale du chercheur avec son espace-temps, c'est-à-dire tous ses repères culturels.

Obliger les doctorants à faire une thèse en trois ans en menant de front décentrement et réflexivité, puis les contraindre au moment de la restitution de leurs travaux à se positionner systématiquement et en permanence vis-à-vis des écrits de la discipline proches des questions épistémologiques ou autres qu'il traite ou qu'il se pose, à multiplier les références à tel dont il partage l'avis au point d'en reprendre les mots et d'y enfermer sa pensée ou à tel autre dont il se démarque en devant expliciter pourquoi, c'est-à-dire à se justifier en permanence, non seulement alourdit les textes et rend leur lecture assommante, mais risque d'empêcher véritablement la pensée d'advenir. Le risque majeur de ces excès de contraintes est en effet de réduire la thèse à un exercice d'école auquel doit se soumettre celui qui souhaite s'engager dans une carrière de chercheur ou d'enseignant-chercheur. Un exercice qui laisse de moins en moins de place et de temps à l'errance, donc à la véritable recherche. Et après ? L'obtention du poste va-t-elle enfin autoriser l'envol de la pensée, le débordement de l'imagination créatrice et la libération de la plume ? Cet exercice contraint est-il productif ou contre-productif ? La question est réelle.

L'heureux gagnant du concours qui mène au poste tant convoité risque de déchanter, car les conditions d'exercice du métier de chercheur et plus encore de celui d'enseignant-chercheur se sont également considérablement dégradées et connaissent actuellement une crise notoire. À l'obligation de l'école doctorale qui somme les anthropologues statutaires de former les étudiants (on appelle cela « l'encadrement ») et les étudiants à être formatés (cadrés), à la multiplication jusqu'à l'absurde des tâches administratives, des réunions, des rapports à rédiger, etc., dans l'ensemble des institutions européennes, s'ajoute désormais partout le principe du financement de la recherche par appels d'offre. Là encore, chacun doit rivaliser de références et autres « états des lieux » pour avoir une chance de l'emporter. En réalité la plupart s'essouffle

sans succès sur des dossiers qui prennent des mois à monter. On fait de la recherche en courant et l'on ne prend plus le temps de penser. Ce système dans lequel chacun est piégé se traduit, comme il est aisé de le constater, par la diminution des livres d'auteurs et, à l'inverse, par la multiplication de livres collectifs sans grande cohérence, bourrés de citations et références, et que personne ne lit ou presque, alors qu'ils ont requis un temps considérable pour être construits et finalement édités. Cette situation inquiétante mérite qu'on s'y arrête. L'exacerbation de l'ensemble de ces conventions dans les milieux académiques européens serait-elle le signe d'une angoisse des intellectuels confrontés à une situation de relative « panne » de la pensée dans un contexte de crise mondiale multiforme ?

Alors que j'ai personnellement mené ma carrière à la marge de la discipline et des laboratoires (ce qui n'est plus possible aujourd'hui), je m'étonne aujourd'hui d'être de plus en plus souvent sollicitée par des jeunes chercheurs, groupes ou individus totalement inconnus, mais en quête d'une autre légitimité que celle qui leur est proposée par l'institution, et qui voudraient pouvoir faire reconnaître leur droit de faire une autre anthropologie que celle qu'on leur impose, qu'elle soit du « proche » ou des « lointains ». Si c'est là le signe d'une révolte future de nos jeunes esprits, j'en accepte l'augure et l'encourage bien volontiers.